



Pierre Joseph - Personnage à réactiver (Purgatoire) - 1991

les endroits qu'il a fréquentés à divers titres, produisant une sorte de plan personnel, remodelé par l'expérience ; et qui n'entretient avec le réel qu'un rapport lointain passé au crible de l'usage.

Inadaptation à une réalité temporelle, ensuite, alors qu'il retrouve au Japon des copies des films de Terayama, vus en France des années plus tôt, et dont il confronte a posteriori les images aux œuvres qu'elles ont inspirées chez lui, saisissant retour sur image qui fait de la rencontre des sources la fin d'un projet (selon un principe cher à Liam Gillick).

C'est ce « principe d'inadaptation » (qui caractérise d'ailleurs tous les héros des films de Tim Burton et qui s'incarne physiquement dans leurs mains, interdisant toute poignée, donc toute socialisation : palmes du Pingouin, ciseaux d'Edward Scissorhands,

rang desquels l'insupportable maison pour *homeless* de Wodiczko).

Il n'est ainsi pas anodin que l'œuvre la plus forte de l'exposition soit un simple *curriculum vitae*. Simple feuille de papier portant sa photographie et ses coordonnées, faisant état de ses études et de son expérience professionnelle, déclinant ses hobbies et aspirations, elle est épinglée au mur et sera probablement parfois comprise comme un élément de cet épais « matériel pédagogique » dont les expositions s'obligent à se munir. Une fois encore, bien peu d'artistes pourraient ainsi afficher leur CV à l'entrée de la galerie sans encourir le plus parfait ridicule, ni se gausser du plus odieux cynisme — deux valeurs après tout fort à la mode, et qui servent de levier à plus d'une œuvre. Dans la logique où elle s'inscrit (inachevement, inadaptation, ou encore,

les rémunérations de leurs activités salariées dans le temps de l'exposition, qu'ils deviennent serveurs dans un bar, conférenciers ou peintres en bâtiment — transformant du même coup le musée ou la galerie en une sorte d'agence de travail temporaire qui propose les services de l'artiste), la position de Pierre Joseph dans un univers que la plupart des jeunes artistes aimeraient envisager comme un éden pour enfants gâtés et capricieux est celle d'un apprenti. Réaliste et glaçante image du monde de l'art où, de collectionneurs hystériques et ignares en commissaires d'expositions rongés par le désir du *hit parade*, de critiques d'arts avachis dans leurs fauteuils au Marly en décideurs sans goût personnel ni expérience érotique de l'art, d'expositions à mourir d'ennui en œuvres qui les satisfont, d'artistes gérant la rareté en fon-

Demandeur

Éric Troncy

d'emploi

Le CV de Pierre Joseph

La « popularité » de Pierre Joseph repose essentiellement sur les « Personnages vivants (à réactiver) », qui ont hanté ces dernières années les expositions de groupes (certaines expositions consacrées à certains artistes, devenus, selon un mécanisme ancestral, désirables après avoir été méprisables). Initié lors de l'exposition « No Man's Time » à la Villa Arson, à Nice, en 1990, leur principe — s'il faut le rappeler — suppose qu'un acteur « réactif » un personnage légendaire (Superman, la Belle au Bois dormant, Don Quichotte) ou générique (une lépreuse, un guerrier médiéval, une sorcière) et, vivant dans l'exposition, accable au passage le spectateur d'un éprouvant flot de doute quand à ce qu'il voit.

On sait l'histoire de Pierre Joseph intimement liée à celle de Dominique Gonzalez-Foerster, Bernard Joisten et Philippe Parreno, trois artistes avec lesquels il conçoit quelques projets et non des moindres : *Siberia*, *Hyper-Hyper*, *Composit* ou le désormais historique *Ozone*, décliné en exposition, vidéo et sac « exposition ergonomique ». Projets qui, par ailleurs, s'affirment maintenant comme farouchement précurseurs, à leur époque, de notions aujourd'hui pressées jusqu'à la corde et pour en tirer bien peu de jus : l'interactivité, le temps réel, le jeu, etc.

Comme ces artistes avec lesquels il collabore sans contrainte

(à deux, trois ou quatre, chaque projet dictant en quelque sorte le nombre d'acteurs nécessaires à sa stabilité), c'est maintenant plutôt individuellement qu'il poursuit une œuvre dont la récente expression parisienne est aussi déconcertante que réjouissante.

Au « *qu'est ce que je vois* » auquel il invitait plus tôt le spectateur, c'est par un « *qu'est ce que je sais ?* » qu'il répond aujourd'hui (et qui fait écho, hasard de l'actualité, au *Ce que je sais* de Johnny Hallyday — une référence qui devrait dissuader les tièdes et les conformistes de poursuivre plus loin la lecture de ce texte).

L'exposition parisienne, sans l'encombre d'aucune pose, retrace l'expérience japonaise de Pierre Joseph, ces derniers mois. Peu d'artistes peuvent ramener à Paris les fruits de leurs voyages sans encourir (à divers titres) le plus parfait ridicule : aussi l'entreprise était-elle risquée. En se plaçant volontairement sur le terrain de l'apprentissage, Pierre Joseph fait fi de l'inconfortable exotisme dans lequel d'autres se seraient vautrés. Car ce n'est pas tant le Japon comme « ailleurs exotique » qu'il exprime qu'un ailleurs (qui pourrait finalement être n'importe où) où l'individu se pose la question de son adaptation — en l'occurrence, de son inadaptation.

Inadaptation tout d'abord à une réalité géographique, que retrace cette carte de Moriya qu'il réalise de mémoire, et où ne figurent que

marteaux de Beetlejuice, griffes de Catwoman) que Pierre Joseph généralisera dans cet inattendu « Qu'est ce que je sais ? », dans une entreprise « *d'examen de son propre savoir* » (pour reprendre la belle analyse de Jean-Max Collard, qui fait de l'artiste un personnage inachevé).

On sait que les années quatre-vingt-dix ont affirmé la conviction d'une œuvre *inachevée* sans le spectateur — après Dan Graham entre autres — qui à la fois le piège et le suscite pour se parachever (les *sound pieces* d'Angela Bulloch, les lieux de convivialité de Rirkrit Tiravanija, les mots et images à assembler de Sarah Morris...). Pierre Joseph fait l'hypothèse d'un artiste inachevé sans l'autre, et dont l'inadaptation serait le moteur d'un savoir dont les étapes seraient l'unique production. Vidéos de son apprentissage lent et méticuleux de la langue japonaise, du base-ball ou, de retour à Nice, du snow-board ; éléments technologiques usinés lors de volontaires immixtions dans le monde du travail japonais, photographies documentant sa présence sur une passerelle portant un écriteau où il invite chaque technicien à lui faire partager son savoir : c'est une cartographie de la polyvalence que dresse Pierre Joseph, dans ce nouveau travail qui rejoint en sous-main une réalité politique et sociale qui ne semble avoir effleuré le monde de l'art que sous la forme du conseil (au premier



Pierre Joseph
32 ans, né à Caen.

Formation

- Baccalauréat maths et sciences de la nature, 1984.
- Stage de maquettiste dans l'agence Grafibus en 1985
- DNSEP, diplôme national supérieur d'enseignement plastique, Ecole des Beaux-arts de Grenoble, 1989.
- Deux stages à l'ENSAD. Atelier d'image informatique 2D et 3D, 88 et 89.

Expérience professionnelle

- Expositions en France et à l'étranger de mon travail d'artiste: photo, sculpture vivante, installation, 1989/1996.
- Dans le cadre d'une résidence d'artiste de 3 mois au Japon: prise de contact avec l'entreprise japonaise KS (visite de la chaîne de montage, participation au contrôle qualité dans un des ateliers), 1997.
- Ouvrier peintre NI P1 à temps partiel, 1993/1994.
- Travail saisonnier dans l'entreprise de parfum Roger et Gallet (contrôle qualité), 1983.

Langues

- Anglais parlé
- Initiation au japonais

Loisirs

- Mer, montagne pour profiter aussi bien des paysages que des sports qu'on y pratique.

selon les propres termes de l'artiste « *volonté d'essayer le monde* »), elle est un geste éminemment politique, comme un commentaire lapidaire sur le statut des artistes aujourd'hui. Comme Plamen Dejanov et Svetlana Heger qui produisent une œuvre qui construit sa propre économie au prix de leur confrontation avec le monde du travail (chaque exposition est constituée d'objets et d'œuvres dont l'acquisition est permise par

tionnaires dont la médiocrité sert de passe-partout, l'artiste-inventeur fait automatiquement office de demandeur d'emploi.

Le *Curriculum vitae* de Pierre Joseph, propre mais n'ayant même pas fait les frais d'un cadre, est à coup sûr l'œuvre la plus lucide, discrète et arrogante de l'époque, qu'elle propose de conclure sans manière, mais sur le champ — en indiquant, qui plus est, un comportement possible pour le futur. ■